

**SOEUR VÉRONIQUE,  
Phyllis Hébert,  
1911 – 2015**

Phyllis est née le 24 juillet 1911 à Bourneville, district de King's Norton, au diocèse de Birmingham, en Angleterre, de père français et de mère anglaise.

Elle avait onze ans lorsque la famille s'installa en France, à Troyes, dans la propriété de la grand-mère paternelle, qui avait des liens forts avec le Père Brisson, fondateur des sœurs oblates de saint François de Sales, chez qui Phyllis suivit sa scolarité. Elle garda un accent anglais qui nous ravissait !

Elle avait un frère aîné, Paul, et un cadet, Philippe.

Jeune adulte, elle travailla comme secrétaire.

De sa maman, elle hérita une foi solide, mais était sûre d'une chose : elle ne serait pas religieuse. Pourtant, quand un prêtre lui posa directement la question, elle rentra chez elle en courant de bonheur !

Son père accepta et l'accompagna chez les bénédictines de la rue Monsieur, à Paris, pour quelques jours de retraite, et elle demanda à entrer... ce qui eut lieu le 7 décembre 1936.

Profondément touchée par le geste de Véronique essuyant le visage de Jésus en son chemin de croix, elle reçut le nom de Sœur Véronique. Elle était fière d'avoir franchi en robe de mariée la porte de clôture le 26 juin 1937, avant de recevoir l'habit monastique de novice, d'autant qu'elle fut la dernière à le faire à Paris !

La communauté dut quitter Paris et s'installer à Meudon en 1938. C'est là que Sœur Véronique prononça ses premiers vœux, c'est de là qu'elle partit avec ses sœurs pour l'exode dont elle parlait encore dans sa vieillesse. Elle en fit le récit pour ses neveux et nièces. C'est à Meudon qu'elle fit profession solennelle, en 1942.

Pendant la construction de l'Abbaye et après l'arrivée à Limon, en 1950, elle se donna sans compter à la construction et à l'aménagement du monastère. Elle disait l'an dernier : « j'ai toujours été heureuse d'embellir le monastère, heureuse comme une reine ! J'ai appris tous les métiers, au monastère, sauf l'électricité... qu'est-ce que j'ai dévoré comme kilos de peinture ! »

Dans une période de grandes difficultés communautaires, dont certaines l'atteignirent plus personnellement, elle ne remit jamais en question sa vocation : « pour que je parte, il aurait fallu qu'on me mette dehors ! »

Dans tous les emplois qui lui furent confiés, Sœur Véronique se donna à fond : le soin des malades et des sœurs anciennes, le pain, le verger et les fleurs (« quand je ne pourrai plus bêcher, ce sera ma mort », prédiction qui ne se réalisera pas!), la cordonnerie... dans son grand âge, devenue presque aveugle, elle réussira encore à enfiler des grains de chapelet, au toucher : « j'ai besoin de servir la communauté ! »



Dans la force de l'âge, elle montra un tempérament très carré, tranché, absolu, elle était très attachée aux observances, us et coutumes de la communauté, ainsi qu'à la récitation de l'Office divin, par amour et respect du Seigneur, et pouvait se montrer sévère envers qui ne montrait pas la même rigueur ! Le grand âge adoucit progressivement ce caractère entier, entier aussi dans le don d'elle-même au Seigneur. Jusqu'il y a quelques mois, chaque dimanche et jour de fête, elle demandait (énergiquement!) à ce qu'on lui mette son grand voile noir.

Notre sœur nous laissera surtout le souvenir d'une ferveur énergique, persévérante, et d'un amour passionné pour le Christ, son Bien-aimé. Elle faisait son chemin de croix chaque jour, profondément touchée par les souffrances de Jésus ; elle priait le rosaire qui devint, avec la solitude de la mal-voyance, de la surdité et de l'immobilité croissante, sa prière quotidienne, de jour et de nuit quand elle ne dormait pas. Ces nuits-là, après avoir demandé au Seigneur la grâce d'une bonne nuit, « je voudrais m'endormir dans les bras de votre miséricorde... » elle offrait ses insomnies pour un malade souffrant à l'hôpital, que lui au moins dorme en oubliant sa souffrance.

C'est que la vie d'intercession de Sœur Véronique était intense : elle priait pour les prêtres, pour les vocations, pour les malades, pour les intentions que nous allions lui confier, pour sa famille à qui elle était profondément attachée.

Jésus... son amour pour lui devint, avec le grand et même très grand âge, un désir de plus en plus fort : « J'ai tant besoin de voir Jésus, de contempler son beau visage, d'embrasser ses pieds... je veux sentir sa main sur moi, je veux rester à ses pieds, ses pieds qui ont tant marché pour aller chercher la brebis égarée ! »

Elle aurait voulu exprimer à chaque instant son amour pour Dieu, elle savait que cela n'était pas possible à la faiblesse humaine... mais elle s'en consolait en disant : « que chaque battement de mon cœur vous dise : Mon Dieu, je vous aime ! »

Elle nourrissait cet amour dans l'Eucharistie. Quand le souvenir de fautes passées la tourmentait, elle retrouvait la paix dans l'entretien avec un prêtre et le sacrement de réconciliation. Quand on allait prier à l'oratoire de l'infirmerie, on la trouvait toujours dans son fauteuil roulant, le chapelet à la main, devant le tabernacle. Entre deux dizaines, elle baisait la croix...

Vint donc le grand âge et la dépendance croissante... ne pouvant plus lire, elle écouta des CD dont elle nous parlait lorsque nous allions la voir. Elle avait appris les psaumes par cœur et pouvait ainsi s'associer à la prière liturgique de la communauté, jusqu'à ce que sa mémoire lui fasse défaut. Jusqu'à la limite de ses forces, elle se tint au courant des nouvelles de la communauté, des sœurs ou l'auxiliaire de vie lui faisaient la lecture, lui lisait les Vêpres. Ensuite, grâce à son haut-parleur, elle essayait de suivre l'office chanté au chœur, et gare à nous si nous avions oublié de brancher l'appareil... une sonnerie nous faisait courir réparer cet oubli !

Elle était très reconnaissante pour les petits services qu'on lui rendait, l'attention qu'on lui portait, elle remerciait affectueusement en vous posant les mains sur son cœur.

En janvier 2015, elle s'alita complètement... quand nous lui disions « à demain ! », elle répondait « si je suis encore là ! ». Elle craignait que Dieu ne l'ait oubliée : « Je voudrais prendre le train du Paradis, mais il ne s'arrête pas ! ». Nous lui avons assuré qu'il s'arrêterait en gare de Limon, et qu'elle aurait une place réservée... serait-ce pour la saint Benoît, le 11 juillet ? Nous la veillions depuis deux nuits, mais ce fut au matin du dimanche 12, jour de la résurrection du Seigneur, pendant le chant du « Benedicamus Domino » qui achevait les Laudes que Sœur Véronique rendit son dernier soupir et prononça son premier « Deo Gratias ! » devant le Seigneur.

La veillée de prière, lundi 13, et la Messe de ses obsèques, mardi 14, en présence de plusieurs membres de sa famille et d'amis de la communauté, nous unirent à sa découverte du visage tant désiré de son Seigneur...

Elle était dans la soixante-dix septième année de sa profession monastique !